

ABEL
QUENTIN



LE VOYANT D'ÉTAMPES



“MAGISTRAL!”

Olivia de Lamberterie

PRIX
DE
FLORE

PRIX
MAISON ROUGE

SÉLECTION
PRIX GONCOURT

SÉLECTION
PRIX FEMINA

SÉLECTION
PRIX RENAUDOT

Le Voyant d'Étampes

DU MÊME AUTEUR

Sœur, Éditions de l'Observatoire, 2019 ; *J'ai Lu*, 2021.

ABEL QUENTIN

Le Voyant d'Étampes

ROMAN



© Éditions de l'Observatoire / Humensis, 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Aux vieux sangliers

*Je ne suis pas prisonnier de l'Histoire.
Je ne dois pas y chercher le sens de ma destinée.*

Frantz FANON,
Peau noire, masques blancs, 1952

*La lune se noyait dans tous les Potomac
Je mendiais ton amour et ses très grands bûchers.*

Robert WILLOW,
Massachusetts Avenue, 1951

I

THE WINNER TAKES IT ALL
(LE GAGNANT RAFLE LA MISE)

— « Nous sommes tous des enfants d'immigrés »... Ça veut dire quoi, ça ? Vous pensez vraiment que vous pouvez ressentir le dixième de ce que ressent un immigré ? Vous ne pensez pas qu'il était temps de les laisser parler, les « enfants d'immigrés » ? De ne plus confisquer leur voix ?

Jeanne, la nouvelle copine de ma fille avait un regard dur, la bouche pincée. Elle me faisait penser à une puritaine qui aurait vécu dans l'Iowa, disons, en 1886. Sa mâchoire était contractée sous l'effet d'une souffrance continue.

Il était vingt heures et la soirée était mal engagée. Lorsque j'avais demandé une Suze, le serveur m'avait jeté un regard interrogatif : à l'évidence, il n'en avait jamais entendu parler. J'avais dû me rabattre sur un cocktail au concombre où surnageaient des graines de sésame. « *On dirait des fientes de souris naines* » avais-je ricané sans réussir à détendre l'atmosphère. Une tension poisseuse régnait autour de la table – il était difficile de faire naître, en quelques minutes, des liens de cordialité entre les êtres humains. Seule Léonie semblait à

son aise et buvait bruyamment un thé au poivre du Sichuan, en nous écoutant discuter. Cette fille simple et bonne ne pouvait pas imaginer qu'entre deux personnes qu'elle aimait ne naisse pas, automatiquement, une amitié réciproque.

Je bredouillai un *mea culpa*, tentai de m'expliquer en rappelant que Harlem Désir, le cofondateur du mouvement SOS Racisme, était d'origine antillaise. Pour Julien Dray, je n'étais pas sûr, il faudrait que je regarde, mais il n'est pas impossible qu'il soit quelque chose comme un Juif alsacien. Ou bien d'Algérie. Je promis de me renseigner.

*

Nous étions trois autour de la table, moi, ma fille Léonie et sa copine Jeanne. C'était, en soi, une petite révolution. Depuis cinq ans, j'avais instauré le rituel du dîner dominical en tête-à-tête avec ma progéniture. Aucun tiers n'était accepté. J'avais suivi le conseil de mon ex-épouse, Agnès, de *sanctuariser un moment père-fille*. Agnès, aux conseils si précieux, dont la sagesse me manquait cruellement depuis notre divorce, à présent que je devais tracer ma route solitaire.

Léonie habitait à Pontoise, dans le quartier Saint-Martin qui étirait ses rues étroites et humides autour de la gare. Elle ne m'avait jamais invité chez elle et j'en avais pris mon parti : sans doute craignait-elle mes sarcasmes lorsque je découvrirais la décoration de sa bonbonnière *butch* qu'elle avait dû reconstituer à l'identique, après son déménagement, avec ses posters de Christine & the Queens et ses effluves de papier d'Arménie. Il était

terrible d'inspirer un tel sentiment à son enfant (au lieu d'être le refuge, le regard sous lequel il fait bon s'abriter). De fait, les sarcasmes qui m'échappaient parfois étaient surtout destinés à moi-même. J'en voulais à Léonie de trop me ressembler. Ma fille avait hérité de moi une propension certaine à l'échec, quoique celle-ci ne s'accompagnât pas de l'aigreur paternelle, de sa sinistre lucidité : elle était gaie comme un pinson. Elle travaillait dans le coaching relationnel appliqué au monde de l'entreprise, un de ces emplois qui pullulaient comme des poissons pilotes (des sangsues, aurait dit Marc) autour des industries et des services de l'économie de marché, profitant de l'essor du concept tartuffier de *responsabilité sociale des entreprises*. L'idée, pour les entreprises converties au RSE, était grosso modo de convaincre le public qu'elles étaient des acteurs du capitalisme à visage humain ; que leur gloutonnerie, leur cynisme, leur brutalité connaissaient certaines limites, et qu'elles étaient soucieuses du bien-être de leurs salariés (et même, pourquoi pas, de leur bilan carbone). Pour lui donner chair, on payait (mal) des prestataires extérieurs qui apprenaient aux gens à se parler, à libérer la parole dans l'open space. C'est à cela que s'employait Léonie, chaque jour, dans des salles de réunion trop chauffées du quartier de La Défense. Concrètement, cela consistait à organiser des petits jeux auxquels devaient se prêter des cadres atterrés ou rigolards, et à diffuser quelques slides de documents PowerPoint qui expliquaient très sérieusement qu'« un regard fuyant, en langage non verbal, est un signe de défiance de l'interlocuteur ». Parfois elle dispensait ses conseils à

distance, sur Skype. Bref, c'était un boulot à la con, et il aurait été amusant d'en rire un peu avec l'intéressée, en bons camarades. Mais Léonie était un de ces êtres incapables de jeter un bon regard franc sur leurs échecs ; de la même façon qu'elle avait prétendu ne plus supporter la vie parisienne pour expliquer son déménagement dans le Val-d'Oise, alors qu'il n'était un secret pour personne qu'elle n'était plus en mesure de payer l'exorbitant loyer de son appartement de l'Est parisien ; qu'elle avait prétendu que son couple avec Maeva, sa précédente copine, n'allait de toute façon nulle part lorsque cette dernière l'avait quittée pour une stagiaire ; que les circonstances de cette rupture éclairaient la personne de son grand amour d'un jour nouveau, et que le départ de ladite Maeva avec une pétasse à créoles et tropéziennes était finalement ce qui lui était arrivé de mieux dans sa vie. De la même façon qu'elle avait habillé en couleurs chatoyantes ces déconvenues sentimentales, c'est ainsi qu'elle concluait le récit de chacun de ses retentissants échecs : « C'est ce qui pouvait m'arriver de mieux dans la vie. » À l'entendre, chaque gadin était une aubaine formidable.

J'aimais me faire dorloter par cette fille joyeuse, à la bonté incompréhensible. Léonie faisait partie des saintes du quotidien qui ne brillent par aucun miracle, aucune action spectaculaire – guérir un homme atteint de la maladie des os de verre, faire couler des larmes de sang à une statue de la sainte Vierge. Il n'y avait donc aucune chance que l'évêque de Pontoise lance une enquête diocésaine en vue de sa béatification. Lors de mon divorce, il y a cinq ans, elle avait pris mon parti de façon

étonnante. Elle était pourtant tout juste majeure, libre de s'installer chez le parent de son choix, ou de prendre la tangente. Il était évident que sa vie aurait été plus agréable dans le penthouse de sa mère consultante chez Bain & Company, mais elle avait fait preuve de loyauté, elle s'était sacrifiée parce qu'elle me savait dans une mauvaise passe (nous parlons d'une époque sombre où j'écoutais en boucle mes albums de Motörhead, dans une semi-pénombre, et émergeais chaque matin comme on se réveille d'une amputation). Léonie n'avait pas eu le cœur à me laisser seul et je n'avais pas eu le courage de refuser cette aumône. J'avais accepté, égoïstement. Nous avions été colocataires pendant deux ans, avant qu'un échange universitaire ne l'envoie passer un an à Copenhague. Peut-être, après tout, avait-elle trouvé son compte dans notre cohabitation : sa mère avait une fâcheuse tendance à broyer Léonie avec ses propres rêves, ses exigences de battante *workaholic*. Agnès lui demandait toujours de se surpasser, elle lui présentait le monde comme une jungle où il fallait aller chercher chaque victoire avec les dents. C'était assez juste, et totalement anxiogène. De mon côté, je n'étais pas exactement la figure écrasante du patriarce qui veille sur son clan : ce rôle avait été naturellement occupé par Agnès. Ma complicité avec Léonie, mon ex-épouse en souffrait comme d'habitude : sans broncher.

*

Jeanne, la nouvelle copine de Léonie, avait insisté pour choisir le resto. Façon peut-être de

marquer son territoire, ou du moins d'engager les hostilités sur un terrain où elle aurait l'avantage (il me semblait avoir entendu Marc citer un vieux stratège chinois à ce sujet, quelque chose du genre : « Qui ignore la nature du terrain ne pourra faire avancer ses troupes »). Nous nous étions retrouvés au *Renaissance*, une petite cantine branchée dans le quartier de son bureau, près de la Halle Freyssinet. Jeanne était l'associée-fondatrice d'une start-up ; je n'avais pas saisi la nature exacte de ses activités, j'avais seulement compris qu'elle s'occupait de *solutions internet*. Elle était plus âgée que ma fille et, vraisemblablement, financièrement comblée. J'étais heureux de savoir Léonie à l'abri d'une femme aux idées nettes et à la volonté de fer, au moins pour quelque temps. Rassuré et inquiet aussi : Léonie était démunie, vulnérable avec son amour qu'on sentait déjà dévorant, à la merci de cette fille plus âgée, aguerrie. Il fallait qu'elle se protège. Elle devrait, concrètement, exiger quelques garanties. Je m'étais promis de lui parler de sujets triviaux, à l'occasion. Si elles décidaient de se marier, je persuaderais Léonie d'opter pour le régime de la communauté de biens. C'est ce que je n'avais pas fait avec mon ex-femme et je le regrettais, amèrement, chaque jour de ma vie.

Léonie, bonne fille, avait tenté de me faire moucher auprès de sa nouvelle conquête. Elle essayait désespérément de me rendre aimable et m'avait lancé sur mes années militantes, dans les années quatre-vingt. Elle l'avait peut-être fait de façon un peu trop appuyée.

— Tu sais, Jeanne, Papa a été très actif à SOS Racisme, aux débuts de l'assoce, dans les années 1980.

Elle me poussait sur scène avec douceur : vas-y, Papa. Montre-nous ce que tu sais faire. Montre-toi sous ton meilleur jour. J'avais fait mon petit laïus qu'elle connaissait par cœur, raconté la légende des années quatre-vingt, la marche des beurs, les débuts de l'association, la ruche bordélique du 19 rue Martel, le concert géant de la place de la Concorde, mon style de dandy afterpunk ; j'avais raconté qu'à l'époque je fumais des cigarettes en les tenant entre l'annulaire et l'auriculaire, et puis les grand-messes de la Maison de la Chimie, la guéguerre avec les « stals » du Mrap, les grandes tablées avec les « parrains » Coluche

et Simone Signoret, l'« *extraordinaire liberté de ces années-là* », sujets que j'avais enfermés dans un récit si stéréotypé que je ne savais plus trop ce que j'en pensais réellement, ni même ce qui s'était vraiment passé. Le récit s'était intercalé entre mes souvenirs et moi-même, comme un film occultant, il les avait modifiés et s'était confondu avec eux. J'avais conclu sur une note d'humilité, *je ne suis pas du tout dans la nostalgie, on devait être un peu cons, on n'est pas là pour parler de moi, votre génération est plus mature et elle a aussi ses défis*, et là encore je ne savais plus trop ce que j'en pensais réellement, ou peut-être que je ne le savais que trop.

Jeanne n'avait pas marché.

Ce que signifiait sa colère rentrée, je ne le comprendrais que plus tard, après l'Affaire. Ce que Jeanne voulait dire en m'accusant de « confisquer la voix » de ceux que nous défendions, je le sais aujourd'hui, à présent que je suis *éveillé* (*woke*, comme Ils disent) : elle en avait marre des alliés qui demandaient des médailles, elle en avait marre de la componction des mâles blancs autosatisfaits, elle en avait marre des hommes qui voudraient être félicités parce qu'ils *n'attrapent pas les femmes par la chatte*, qui voudraient être applaudis parce qu'ils ont battu le pavé avec un ami noir il y a quarante ans de cela, elle en avait marre de la masculinité toxique des vieux soixante-huitards, elle en avait marre du paternalisme de gauche, elle en avait marre des filles à leur papa et peut-être en avait-elle déjà marre de Léonie, qui me regardait comme si j'étais Gilles Deleuze ou Roland Barthes alors que j'étais un vieux soiffard guignolesque.

Un raté – et néanmoins un oppresseur, disait le regard courroucé de Jeanne. Et de la pire espèce : celle des *White Saviors*, des sauveurs blancs, le renfort de la dernière heure qui fait alliance avec les Nouvelles Puissances tandis qu'il sent le vent tourner pour son petit cul de babtou cisgenre. Or les Nouvelles Puissances n'avaient déjà plus besoin de moi. Il était trop tard pour montrer patte blanche, il n'y avait plus qu'à tendre les couilles entre les lames du sécateur justicier, il n'y avait qu'à payer, sans se plaindre. Tout cela, je l'ai appris depuis mais je ne faisais guère que le deviner, ce soir-là, au *Renaissance*.

Une dernière fois, je tentai de me justifier :

— Nous n'avons confisqué la voix de personne. Il n'y avait pas de condescendance. Nous étions terrifiés par le résultat du Front national à Dreux, aux municipales de 83. Harlem Désir, Julien Dray étaient des gens charismatiques, visionnaires. On ne voulait rien lâcher. « Nous sommes tous des enfants d'immigrés », c'était un cri du cœur. Un cri de solidarité. Comme le « Nous sommes tous des Juifs allemands » de 68. Nous ne sommes qu'une seule jeunesse, et elle emmerde le Front national.

Jusqu'ici j'avais fait un sans-faute, en tout cas je n'avais rien dit de réellement embarrassant. Je voulais que Léonie soit fière de moi. Être un père digne et présentable. Le regard de Jeanne était toujours sur moi et je suis à grosses gouttes. J'avais l'impression qu'elle me mettait en garde : « Attention à ce que tu vas dire. » Aux tables alentour, des jeunes gens croisaient leurs regards comme on croise le fer. Leurs sourires découvraient des dentures saines de *quarterbacks* américains.

Un incubateur géant s'était installé dans le coin, nous avait expliqué Jeanne, et toute cette jeunesse travaillait dans l'univers exaltant de la « tech ». Ils avaient moins de la moitié de mon âge. La vie venait à eux, chargée de fruits mûrs et d'hydromel. L'époque était leur terrain de jeu, le monde un village de vacances. Ils se mouvaient avec agilité de Shanghai à Londres, de Paris à Johannesburg, partout où il y avait une connexion 5G. Interrogés sur leurs projets, ils adoptaient des poses rêveuses pour parler d'un monde où chaque centimètre carré serait irrigué par des flux numériques. Peu importe que lesdits flux charrient les pensées rachitiques des *digital natives*, l'important était que les flux ne s'arrêtent jamais et que leur réseau soit toujours plus serré – qu'internet soit la respiration du monde. Ces prométhéens délires tenaient, pour beaucoup, de la posture. La raison profonde de leur engouement était celle qui menait le monde depuis que le monde existe : amasser un maximum de pognon en un minimum de temps. Tous rayonnaient, et une vitalité incroyable émanait de leurs mots simples et directs.

*

Jeanne avait un grand front bombé, et je notai machinalement les dégâts qu'il pourrait faire, projeté à pleine vitesse, si elle décidait de me briser l'arête du nez. Je changeai de sujet et l'interrogeai sur son travail. Elle répondit dans une novlangue obscure, parla d'*antagoniser* et de *disrupter*, du « mythe du *winner-take-all* ». Léonie écoutait sa copine, éperdue d'admiration. La jeune puritaine

était animée d'une volonté sans faille. Elle avait trente ans de moins que moi, mais il est clair qu'elle était la seule adulte autour de cette table.

Je l'interrogeai :

— Comment fais-tu, Jeanne. Je veux dire comment fais-tu pour ne jamais abandonner ?

— Ne pas se laisser distraire par la vie, c'est ça la clé. Douze heures de travail par jour, deux heures de sport. Boxe, marathon, cardio. Des sucres lents et des grands verres d'eau minérale. Peu de sommeil. Quatre heures, cinq heures peut-être.

Ces histoires de flotte glacée me sapèrent la dernière énergie. Agnès avait raison : le monde était vraiment une jungle impitoyable. Ni Léonie ni moi-même ne pourrions jamais suivre le rythme de Jeanne dans la course darwinienne pour la survie en milieu capitaliste, nous étions tous les deux d'irrécupérables derniers de cordée. Comment lutter avec de tels phénomènes ? Ce matin, à l'heure où ouvraient les marchés financiers, j'avais constaté une pénurie de filtres à café et m'étais rabattu sur un sachet d'instantané. Je m'étais paluché sans joie devant une vidéo où une Russe s'ébattait avec celui censé incarner une figure d'enseignant (et je le crains, de l'enseignement secondaire), un prof de maths ou de géographie, ce n'était pas très clair, il y avait des équations sur le tableau noir et une mappemonde sur la table où forniquaient les deux acteurs, le débat restait donc ouvert. J'enviais presque ma fille et sa capacité à nier le réel : elle la mettait à l'abri de pas mal de déconvenues.

« Des sucres lents », avait dit Jeanne. Je serrai les dents pour faire bonne figure, marmonnai quelque

chose comme *c'est impressionnant, chapeau*, mais je sentais que quelque chose s'était brisé en moi. J'avais soixante-cinq ans, j'avais passé trente-cinq années à enseigner l'histoire de la guerre froide face à un public qui manifestait, à mon endroit, une indifférence polie. Déjà absconses pour ma première génération d'étudiants, les subtilités de la doctrine Truman et les péripéties du blocus de Berlin étaient carrément incompréhensibles pour celle que j'avais connue dans les années 2010 : la plupart portaient des couches à la chute du Mur. J'avais laissé croître, épaissie par la bière, une bedaine flasque que je ne pouvais même plus masquer sous des pulls trop larges. Elle saillait sous le tissu, témoignage éclatant de ma démission. « C'est le bide d'un démissionnaire de la vie », m'avait dit Agnès, la mère de Léonie, quelques semaines avant de me larguer. Et elle avait raison. Elle l'avait dit sans méchanceté, elle ne m'en voulait plus de rien, et la disparition des dernières traces de reproches dans nos échanges avait sonné le glas de notre couple : elle s'était fait une raison, elle avait fini par admettre que j'étais véritablement cet homme-là (et par là il fallait comprendre un homme à la volonté chétive, aux ressources limitées). Elle avait compris qu'il était illusoire d'invoquer le souvenir de celui qui l'avait séduite au milieu des années 80, illusoire et même injuste car ma nature véritable était là, au creux de la soixantaine, à l'heure amère du premier bilan, et il fallait la respecter ou en tout cas l'accepter, sauf à me tourmenter inutilement – sauf à exiger de moi que je sois quelqu'un d'autre.

Léonie bâilla. Les lumières du restau s'éteignirent, et la table d'à côté entonna un Joyeux anniversaire, bientôt repris par toute la salle. Je sentis qu'il n'y avait qu'à se laisser aller à ma pente naturelle. Je pris un air faussement dégagé pour commander mon premier gin.

Je fus réveillé par un soleil sans pitié : j'avais oublié de fermer les volets. Décidément, le bonheur tenait à peu de chose. Si j'avais eu vingt ans, si j'avais été le jeune militant espiègle avec sa veste *oversize* et sa coupe asymétrique, le tombeur brillant, cette débauche de lumière eût été une manne bienfaisante. J'aurais pu apprécier l'exubérance de ce printemps précoce, ce soleil rouge. Ses rayons auraient accompagné mes pas comme des clairs amis. Oui, à l'orée des années 80, au temps de ma splendeur, je les aurais accueillis comme on accueille un hommage, certain qu'ils m'étaient destinés. Le salut fraternel de la nature à un des plus fiers représentants de la race humaine, le salut d'un astre à un autre astre. Je serais sorti et j'aurais aimé sentir la ville mûrie, brûlante, tous mes sens aux aguets. Fier d'éprouver mon corps souple, décrassé par quelques gestes de gymnastique. Cette lumière aurait été ma meilleure alliée, me nourrissant sans m'accabler, faisant chatoyer les épaules des filles.

Cancer de la nostalgie. J'avais soixante-cinq ans. J'étais allongé au pied de mon lit, la tête en fusion, la bile au bord des lèvres. C'était mon destin et mon ingrate vocation que d'être Jean Roscoff, la promesse non tenue. Celui dont on énumère les qualités avant d'ajouter à voix basse : quel gâchis. Être une promesse non tenue : c'était mon unique horizon, ma charge immense. J'avais bu, je payais. Je m'étais couché à côté de mon lit. « Tu bois, tu trinques », menaçait alors une campagne de prévention massive, orchestrée par une association qui proposait de dérembourser partiellement les soins des personnes affectées d'une cirrhose alcoolique. De fait, je trinquais un maximum. Je n'étais pas en position de maudire le ciel ou de réclamer quoi que ce soit. J'aurais juste voulu que le soleil faiblisse un peu.

Un rayon blanc donna directement au fond de ma rétine. Je soulevai ma nuque. À mon âge, une nuit à même le sol ne pardonnait pas : les cervicales avaient sévèrement douillé. Le pire était le mal de tête. Il me semblait qu'un sadique raclait les parois internes de mon crâne, avec un rabot. Dans la rue, un marteau-piqueur scandait son pilonnage morne. Je m'assis difficilement, avec une minutieuse économie de gestes. À mes pieds, les reliefs d'un kebab gisaient dans une boîte en polystyrène jaune. Avec les remugles de sauce samouraï, un souvenir remonta à la surface : moi, bâfrant le sandwich en titubant, les mains luisantes de graisse, sur un large trottoir.

Pourquoi avais-je continué ma quête, après le dîner avec Jeanne et Léonie ? J'étais déjà passablement ivre à la sortie du resto, ma fille avait

l'air triste, Jeanne me toisait de son regard impitoyable : celui qu'elle aurait posé sur un déchet non recyclable, ou un objet à l'obsolescence programmée. Elles m'avaient fourré dans un taxi, en donnant mon adresse mais j'avais détourné l'esquif, en corsaire avisé, direction un bar où j'avais quelques habitudes.

Mon ami Marc m'avait rejoint. Nous avons discuté de cette génération incompréhensible, des enfants qui vous échappent. Nous avons remué quelques souvenirs des années fastes, ressuscité le soir inoubliable du 15 juin 1985, le concert du siècle, le chef-d'œuvre de Julien Dray et de l'association : trois cent mille personnes, une marée humaine sur la place de la Concorde, débordant sur les Champs et la rue de Rivoli. En sa qualité de membre du bureau national, Marc m'avait fait passer backstage, dans l'espace privé où les vedettes piaffaient comme des pur-sang dans leur paddock. Nous nous étions retrouvés à fumer des clopes avec Coluche et Alain Bashung, tout était irréel et même Marc avait réussi à se lâcher, il avait laissé tomber un instant ses combinaisons tactiques, oublié la question de la représentativité des mecs de l'UEJF dans les instances nationales, son *agenda personnel*, il avait renoncé le temps d'une soirée à ruminer le coup d'après pour jouir de la chaleur de juin et de la fièvre ambiante. Même l'habile Marc avait largué les amarres. Ce soir-là, je draguais tout ce qui bougeait en me faisant passer pour le chanteur d'Indochine. Mon ami n'était pas en reste, il prétendait qu'il était le batteur des Fine Young Cannibals en trafiquant un accent anglais, il avait

même réussi à se faire flûter entre deux voitures. Plus tard, il avait croisé le batteur, le vrai. Il l'avait remercié, hilare, et le gars avait ouvert des yeux ronds. C'était une nuit suspendue, notre apothéose, les guitares avaient rugi jusqu'à trois heures du matin et les djembés avaient pris le relais, jusqu'à l'aube.

Nous avons convoqué le souvenir de nos excès. Moi bêtement attendri, Marc avec une joie plus distanciée. Il en parlait sans amertume : comme pour Julien Dray, cette nuit avait été sa rampe de lancement, le début d'une aventure. Il avait capitalisé sur cette réussite insensée.

Il était près de deux heures du matin, notre table était jonchée de verres vides – les miens, pour l'essentiel. Pourquoi n'avais-je pas réussi à rentrer chez moi, quand la nuit avait donné tout ce qu'elle pouvait ? C'est ce que Marc m'avait dit avec ces quelques mots, « il faut partir maintenant », ces mots qui disaient la maîtrise de soi et le triomphe du libre arbitre contre l'affaissement et les besoins tyranniques. Marc W., l'insupportable ami qui avait toujours raison. Comme si un raisonnement faussé était la cause de mon addiction alcoolique. « Tu sais, j'aime boire autant que toi, mais il y a un moment où l'alcool abîme plus qu'il n'apporte de plaisir. » Bien sûr Marc, excellent Marc qui ne faisait jamais la morale mais appliquait avec une rigueur implacable les raisonnements coûts-bénéfices appris (amusant paradoxe) à l'école du trotskiste Dray, pas tellement différents de ceux professés par les libéraux orthodoxes de l'École de Chicago. Homo economicus qui avait traversé l'existence armé de la plus

fiable des boussoles, de la règle la plus simple : en toutes circonstances, *maximiser* sa satisfaction en utilisant ses ressources de façon optimale. Bien sûr, Marc, heureux propriétaire d'un appartement rue de Lisbonne, d'une maison sur la Côte d'Opâle et d'une autre en Saône-et-Loire, associé-fondateur d'un cabinet d'avocats spécialisé en contentieux d'affaires, Marc avec ses costards de chez Cifonelli et son coach sportif, bien sûr, il ne sert à rien de se détruire. Merci du tuyau, Marc ! Tête à claques qui feint de croire que l'autodestruction ne peut pas être un processus conscient, et qu'il suffit de montrer à l'ivrogne le caractère contre-productif de sa conduite pour que celui-ci corrige le tir. Bien sûr, Marc, que tu avais raison ! Il fallait partir parce que nous avons atteint cette heure où l'ivresse a dispensé toute la chaleur qu'elle pouvait dispenser. Irriguées par le génie du vin, les conversations s'étaient envolées à dada sur la logique et les raisonnements bas de plafond. Le temps avait relâché son emprise et nous étions à nouveau les jeunes gandins lumineux et charmeurs, les tables s'étaient rapprochées, Marc avait fait son numéro de vieux beau avec sa voisine. L'ivresse avait donné toutes ses richesses, toutes ses poésies. Il aurait fallu s'en tenir là, bien sûr. L'instant d'après elle allait tourner aigre. Il n'y aurait plus que des solitudes soliloquant les unes à côté des autres, la diction approximative, les mots mâchés débarrassés des consonnes, les serments d'amitié à la vie à la mort débités sur un ton robotique, les yeux qui ne voient plus rien, les monologues obsessionnels, la sénilité. Il fallait

s'en aller, bien sûr, après avoir pris ce que la nuit pouvait donner.

Et j'étais resté.

Possédé, les dents serrées, comme un joueur qui ne parvient pas à quitter sa machine à sous. J'avais essayé de retenir Marc, moqué ses habitudes de pisse-froid, sa tempérance de *control freak*. Allez quoi ! J'avais haussé le ton. Peut-être même que Marc m'avait un peu bousculé en se dégageant. J'avais fait mon petit numéro de pochard avec une virulence où l'agressivité réelle n'était jamais loin, parce que l'alcoolique ne déteste rien tant qu'un camarade qui quitte le navire. Il se sait alors démasqué : le départ du buveur tempérant le renvoie à sa propre déchéance, à son addiction maniaque. Il y a de la jalousie dans cette fureur, l'envie du possédé pour celui qui conserve l'empire sur lui-même.

À la fac où je venais de prendre ma retraite, mes étudiants se foutaient de ma gueule parce que je prononçais « Pibé » au lieu de « Péhibé », et aussi « Ursse » au lieu de « U-èr-esse-esse ».

Je jetai un œil à la fenêtre. Dans le ciel, un avion traçait une ligne de son panache blanc. Mon cœur se serra : j'avais l'impression qu'il me laissait en plan.

À soixante-cinq ans, chacune de mes journées commençait par un serment solennel, la promesse de remettre les choses à l'endroit. Chaque journée s'achevait sur le même constat d'impuissance, le même ennui profond. Mon haleine me parvint par bouffées inégales. Je fourgonnai dans ma boîte à pharmacie, dénichai un Alka-Seltzer et un anti-spasmodique pour l'envie de pisser. Je les avalai

et lapai un peu d'eau dans la cuisine, à même le robinet de l'évier. J'étais assommé par la fatigue. Je me traînai néanmoins, en ahanant, jusqu'à ma table de travail.

Depuis quelques semaines, j'avais repris un projet ancien. J'avais décidé de me replonger dans un travail commencé quarante ans plus tôt sur le poète américain Robert Willow. Agnès m'y encourageait, mais elle aurait encouragé n'importe quelle marotte susceptible de me remettre en selle.

— C'est une super idée, Jean, avait-elle dit avec le regard doux d'une assistante de vie.

Si ça peut t'éviter de te suicider, parce que je n'ai pas envie de gérer ça en ce moment, aurait-elle pu ajouter. Mais était-ce vraiment *une super idée* ? Il y avait sans doute un peu de gâtisme là-dedans. Lorsqu'ils se sentent proches du terme, les éléphants prennent le chemin du cimetière, mus par un instinct millénaire. Les hommes de mon âge reprennent leurs travaux de jeunesse, ou bien se passionnent soudainement pour la généalogie de leur famille. Comme si l'achèvement d'un travail avorté quarante ans plus tôt pouvait constituer le maillon manquant qui éclairerait une existence ballottée par les contingences, atrophiée

par l'indécision et la paresse. *Au moins, j'aurai accompli quelque chose*, pensais-je vaguement en reprenant les feuillets jaunis que j'avais tapés, à l'époque, sur une vieille Olympia. Décidé dans un moment d'exaltation, ce projet avait *a priori* tout de la mauvaise idée. Mais vite la fièvre était revenue, et je retrouvais intacte la ferveur qui m'avait jeté dans l'œuvre méconnue de Robert Willow, poète inclassable et méprisé. Musicien de jazz, turbulent compagnon de route du Parti communiste, exilé en France au début des années 50 pour fuir la folie maccarthyste, Robert Willow avait mis à profit ses dernières années sur terre pour écrire deux recueils de poèmes splendides en français qui ne seraient publiés qu'après sa mort – un soir d'octobre 1960, un platane avait plié en deux sa Peugeot 404 après qu'il eut perdu le contrôle du véhicule, sur une petite départementale zigzaguant entre Barbizon et Milly-la-Forêt. Ainsi s'était achevée une existence commencée dans la ville de Durham, Caroline du Nord, dans un milieu petit-bourgeois où les deux laits nourriciers étaient le parti démocrate et le temple baptiste libéral – un milieu où la foi en l'avenir irradiait les cœurs américains. Elle avait été hachée par un platane débonnaire, dans l'Île-de-France hérissée de reliquaires et de vieux clochers, mangée de forêts trop anciennes.

À vingt ans, j'avais été soufflé par ses vers étranges et délicats, produits de façon incompréhensible par un enfant de l'Amérique. Comment un jeune Yankee, qui avait vibré aux exploits des Los Angeles Dodgers, avait-il pu écrire ces chants d'un autre âge ? Il avait foulé les galets de Coney

Island, mangé des glaces en agrippant la taille d'une *date* aux seins conquérants et aux rêves statistiques, hanté les clubs de jazz de Harlem, et pourtant ses derniers poèmes semblaient arrachés à une vièle du Moyen Âge, d'un disciple de Villon ou de Charles d'Orléans. Que s'était-il passé ? L'énigme de cette vie, fauchée par un arbre idiot, n'avait pas vraiment intéressé la critique littéraire. Il faut dire que Robert Willow avait quitté un maccarthisme pour un autre : les mises à l'index de Jean-Paul Sartre valaient bien celles du House Un-American Activities Committee, le comité parlementaire sur les activités antiaméricaines voulu par le sénateur Joseph McCarthy. À l'époque, l'intelligentsia de gauche goûtait assez peu la chanson de geste. Le seul romantisme accepté était celui de l'engagement – Tchen se jetant sous les roues de Tchang Kaï-chek et Boris Vian chantant *La Java des bombes atomiques*. Il fallait s'engager, se plonger dans le chaudron des tribunes et des rotatives, défiler coude à coude en chantant que l'Internationale serait le genre humain. À son arrivée à Paris, Robert Willow s'était jeté à corps perdu dans la centrifugeuse de Saint-Germain ; on l'accueillit à bras ouverts, comme on avait accueilli son pote Richard Wright et tant d'autres. Le quartier vivait à l'heure américaine. L'hôtel La Louisiane était bourré d'Amerloques, jazzmen, auteurs de Série noire, escrocs, ou fils de famille qui avaient traversé l'Atlantique pour s'encanailler dans les caves du *Lorientais* où les ex-zazous en pinçaient pour Charlie Parker.

Réunions d'appartements, pétitions à la chaîne, manifs anti-impérialistes, amours contingentes et dogmatisme d'airain : Willow retrouvait peu ou prou l'effervescence qu'il avait tant aimée à Harlem. Jean-Paul Sartre le présentait à sa mère dans le petit appartement de la rue Bonaparte, autant dire le toit du monde. La voix cassée de Willow ensorcelait, sa fossette de menton à la Kirk Douglas achevait le travail : les filles défilaient, envoûtées par le *boy*. Un grand gars au sourire franc, ça changeait des normaliens français mal terminés et fiévreux, qui s'emmitouflaient dans des trench-coats trop grands pour ressembler à Humphrey Bogart. Willow avait un côté Kessel – par certains côtés si peu français, si américain. Le genre aviateur et intellectuel, en bras de chemise, qui ne dédaigne pas de faire une partie de tennis avant d'enclencher sa Remington. Et puis, un jour, la disparition. Il rendit les clés de son meublé et loua une petite maison de ville à Étampes, une maison de notable qui sentait l'ail, avec des meubles Second Empire sous leur linceul de draps blancs. Le *boy* de Durham désertait La Rhumerie, les caves de jazz et les rédactions pour s'enterrer vivant dans un roman de Mauriac. Il ne fit pas de déclarations fracassantes, il ne dit rien, il loua la maison à Étampes et se mit à écrire. On ne sait pas grand-chose de ces années-là, pour la simple raison qu'il ne voyait plus personne. On ne connaît que ses poèmes amoureux, retables d'une pureté immobile. *Toute la belle archerie, Chants d'amour, À celle qui ne m'attend pas, Étampes et Paroles.*

Seule son amie Nancy Holloway, la jeune interprète de *T'en va pas comme ça*, fut admise à le visiter à Étampes. Expatriée comme lui, brave fille, chanteuse yéyé papillonnant d'un tube à l'autre, elle était sa seule relation parisienne à ne pas graviter dans l'orbite sartrienne. Ont-ils eu une aventure ensemble ? Il n'est pas exclu que Willow en soit tombé amoureux. Il y a quarante ans, lorsque j'envisageais de consacrer ma thèse au poète, j'avais pris contact avec l'ex-chanteuse pour essayer de tirer cette affaire au clair, mais Nancy Holloway était fatiguée, elle avait refusé de me rencontrer et s'était contentée d'une réponse évasive : « *Bob était toujours aussi beau, mais il vivait dans un capharnaïm de vieux bouquins, some medieval stuff. Je ne peux pas dire que nous ayons vraiment discuté. Il me tenait la main en me disant que j'avais un cœur pur, something like that. Il avait l'air heureux mais à mon avis, il était devenu complètement cinglé. Les autres ne lui ont jamais pardonné.* » Les autres, c'étaient bien sûr les existentialistes, la petite bande de la rue Bonaparte, les normaliens aux longues écharpes. Dans son dernier poème en anglais, *Split Lips* (« Lèvres fendues »), Willow prenait nettement sa distance avec le Parti. Il renvoyait dos à dos l'Amérique, avec ses « rêves de *Reader's Digest* », et les soviétiques avec leur plan quinquennal (*five-year plan*) :

*Absent jusqu'à nouvel ordre
Et encore au-delà
À tous les fâcheux*

*Je ne chanterai pas votre amour cadastral
Frigidaires pleins jusqu'à la gueule
Missiles supersoniques
Rêves de Reader's Digest
Je m'en suis allé
Je m'en vais à la cloche de bois
Dormir sous une fronde d'étoiles
Je ne chanterai pas votre plan quinquennal.*

Rue Bonaparte, on avait moyennement apprécié. Certes Sartre n'était lui-même pas membre du Parti, il avait toujours été un compagnon critique, qui n'hésitait pas à dire ses vérités aux apparatchiks du carrefour de Châteaudun. Il avait même eu des mots durs à leur égard à diverses occasions, et les staliniens n'étaient pas en reste : en 1948, le chef d'une délégation soviétique l'avait traité de « hyène dactylographique », lors d'un congrès. Mais Sartre n'avait jamais renvoyé dos à dos Moscou et Washington, il avait toujours marqué une différence entre le « way of death » américain et la perfectible Union soviétique. En France, le Parti conservait un prestige énorme. Toute critique trop appuyée était soupçonnée de faire le jeu de la bourgeoisie capitaliste. La mise en pratique du marxisme-léninisme laissait sans doute à désirer : il n'en était pas moins, pour le philosophe, « l'horizon indépassable de notre temps ». C'était un amoureux exigeant mais c'était un amoureux, qui avait dit un jour que « tout anticommuniste est un chien ». De ce point de vue, le relativisme willonien était intolérable.

La suite de l'œuvre de Willow avait scellé sa disgrâce. S'isoler pour écrire sur l'amour courtois dans une petite ville de l'Essonne, c'était une lubie petite-bourgeoise, un romantisme de sous-préfecture. De la part d'un Américain, c'était carrément grotesque : Willow dans son exil ne valait pas mieux que les vieilles millionnaires californiennes qui échouaient sur les bords de la Riviera et peignaient des marines en se prenant pour Matisse. On suspecta une conversion au catholicisme, quelque chose de louche et rance. Il fut oublié. Nancy Holloway ne se souvenait pas de grand-chose, mais elle me narra un épisode glaçant. On lui avait raconté la réaction d'un « sartrien » à qui on rapporta la mort du jeune homme : « Au moins, Camus s'était tué dans une voiture de sport. Mais une Peugeot 404, franchement. »

À force d'investigations, j'avais reconstitué quelques faits épars. Robert Willow fut enterré à Étampes. Nancy Holloway suivit, seule, le corbillard qui roula jusqu'au petit cimetière. Richard Wright apparut au dernier moment pour l'accompagner. Il était venu en cachette, ravagé par le remords d'avoir lâché son camarade d'expatriation. Ils se rendirent ensuite dans la maison du poète. Observèrent-ils un temps de silence dans la maison encombrée de manuscrits ? On peut supposer que l'auteur de *Black Boy* et l'icône yéyé grillèrent une cigarette dans le jardin, sans parvenir à parler. Que Nancy Holloway, esprit pratique, brisa le silence pour parler télégramme à la famille, et négociation d'un délai avec le bailleur afin de vider la maison. On sait qu'elle fourra tout ce qu'elle

trouva comme paperasse dans de gros cartons dénichés chez un commerçant du coin, et qu'elle les ficela avec du raphia (cela me fut narré par l'ancien gérant de la petite droguerie, qui n'avait pas oublié le passage de la tornade américaine). Elle rangea le tout dans le coffre de sa Triumph et fila à Paris à toute bringue. Richard Wright mourut quelques semaines plus tard, emporté par une crise cardiaque.

Quatre mois avaient passé lorsqu'une cousine de Willow se présenta chez Miss Holloway, rue du Cherche-Midi. C'était une vraie Américaine, une mère de famille proprette avec ses ongles laqués et son chignon maxi-volume. Elle salua, prit les manuscrits et repartit aux États-Unis, dans le New Jersey. Les manuscrits échouèrent chez un petit éditeur francophile de l'East Side qui avait connu Willow, dans ses années new-yorkaises. Il tomba des nues en traduisant les chansons de geste de l'ex-enfant terrible. Ce fils de l'Amérique, trompettiste bambochard, avec sa *square jaw* et son sourire voyou, avait-il écrit ces textes ? Ils furent publiés dans l'indifférence la plus complète en trois petits recueils, dans une collection de l'obscur *Philadelphia Booker Press*. Vingt-cinq ans après sa mort, une maison d'édition française éloquentement appelée Arrière-Garde se pencha sur le cas Willow. Elle décida de publier ses poèmes en français, avec une préface embarrassée. Willow était-il un farceur ? Un auteur de pastiches ? Fallait-il le prendre au sérieux ? Lisez toujours, disait en substance l'éditeur. Lisez toujours et faites-vous une idée. C'est à cette époque que je tombai sur un de ces petits rondeaux pleins

et polis comme des galets. Tout le monde rêvait d'être un découvreur. Je m'imaginai passeur d'un génie et m'enorgueillis de comprendre, seul, une œuvre injustement méprisée.

II

MON ÂME INCONSISTANTE
ET FRAGILE
ÉLEVA UN CHANT SÉDITIEUX



13552

Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI BLACK PRINT
le 27 septembre 2022

Dépôt légal : août 2022
EAN 9782290364086
OTP L21EPLN003193-557479-R1

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion